

Pierre Prigent

# Chrétiens persécutés

*Hier et  
aujourd'hui*

Éditions  
**Olivétan**

## Ouvrages de Pierre Prigent publiés aux éditions Olivetan

- *Suivre le Christ. Commentaire de la première épître de Pierre* (2006)
- *Heureux celui qui croit. Lecture de l'évangile de Jean* (2006)
- *Au nom des pères. Florilège des textes chrétiens des premiers siècles* (2008)
- *Jésus. La foi au risque de l'histoire* (2010)
- *Des paroles de Jésus à la Bible. L'Eglise des années 100 à 250* (2011)
- *Aux sources de la liturgie* (2011)
- *Les premiers symboles chrétiens* (2013)
- *Les maîtres mots de l'Évangile Petit dictionnaire pour mieux comprendre le Nouveau Testament* (2014)
- *Des bêtes et des hommes* (2014)

© 2015 Editions Olivetan  
20 rue Calliet  
BP 4464  
69241 LYON cedex 04  
France  
[www.editions-olivetan.com](http://www.editions-olivetan.com)

ISBN : 978-2-35479-336-4

Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 2015

## Avertissement au lecteur

Le plan de ce petit livre est tout à fait insolite, j'en conviens aisément. L'histoire de sa rédaction l'explique, à défaut de le justifier.

Conscient que l'histoire récente met à nouveau, en de nombreux pays, les chrétiens au rang des communautés persécutées, je me suis dit qu'il serait intéressant d'interroger l'histoire ancienne : quand, où et pourquoi le christianisme a-t-il été persécuté pour la première fois ? Je me suis donc penché sur l'histoire pour apprendre dans quelles circonstances étaient nées les deux premières grandes persécutions vers les années 250 et 300. On dispose pour cela de deux sources documentaires :

- D'abord les écrits d'époque. Nous avons la chance de posséder les productions littéraires des principaux protagonistes : Cyprien, évêque de Carthage et Augustin, évêque d'Hippone en Afrique du Nord. Leurs traités et surtout leur correspondance sont une mine de renseignements de première main.
- Cette documentation demande naturellement à être passée au crible de l'habituelle critique historique. Cela donne lieu à une bibliographie dite secondaire qu'il ne faut pas ignorer, mais qui n'a évidemment pas la même valeur que les écrits anciens. Pour cette raison, j'ai choisi de ne pas encombrer les pages de ce petit livre avec les débats entre spécialistes.

Malgré les rigueurs de cette discipline, l'exposé reste parfois de lecture difficile et risque de lasser ceux dont la curiosité ne demande pas tant de détails proprement exotiques. Pourtant, c'est dans le concret des situations que ces événements anciens peuvent nous devenir tout proches.

Comment sortir de ce dilemme? En racontant une histoire de persécution comparable à celles dont nos médias se font aujourd'hui l'écho. J'ai donc écrit un conte (« Bishop ») pour inviter à relire l'histoire du passé en y retrouvant les problèmes d'aujourd'hui. L'éditeur a jugé que ce petit texte ferait une bonne introduction à l'exposé historique, en faisant prendre conscience au lecteur des questions théologiques et ecclésiologiques qui accompagnent inévitablement les phénomènes de persécutions.

On ne pouvait en rester là: si les persécutions contre les chrétiens ne sont pas limitées à un lointain passé, il faut porter sur le monde contemporain un regard attentif à déceler les manifestations d'une semblable hostilité, à les situer dans notre monde et à en discerner les causes et les effets.

L'historien ne dispose plus pour cela de documentation dûment éprouvée avec les meilleurs instruments de la critique historique, car c'est de l'actualité brûlante. Il faut alors recourir à des enquêtes qui, dans le but de venir en aide aux victimes, dénoncent les régimes nationaux qui décident, encouragent ou tolèrent ces persécutions.

Au terme de ces recherches, quand vient le moment de conclure en regardant le chemin parcouru, deux constatations s'imposent :

- Au départ, il s'agissait de montrer comment l'Eglise chrétienne a réussi à survivre, malgré les menaces que les persécutions faisaient peser sur son existence même.
- A l'arrivée, on perçoit un appel qui demande aux chrétiens au sein du vaste monde de savoir discerner, derrière tous les persécuteurs, l'œuvre agissante de l'ennemi du Dieu d'amour et donc de liberté. Son instrument privilégié est le totalitarisme intolérant.

A bien voir, cette découverte jette une vive lumière sur l'histoire du christianisme depuis ses tout débuts. On pourrait presque dire qu'elle aide à découvrir ce que certains ont osé appeler « l'essence du christianisme ».

## En guise d'introduction

Avant d'aborder l'histoire des deux premières persécutions des chrétiens aux III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles de notre ère, il a paru sage d'inviter le lecteur à considérer que la démarche de l'historien ne nous enferme pas dans un passé lointain. Les questions qui se posaient de manière brûlante aux chrétiens de ces siècles révolus n'ont pas disparu comme par évaporation. Si l'on regarde attentivement les conditions de vie dans le monde actuel, il faut vite reconnaître que ces vieilles histoires éveillent encore aujourd'hui des échos nettement perceptibles. Certes, l'histoire n'est pas un éternel recommencement, mais comme c'est une histoire humaine, on peut bien s'attendre à retrouver, à travers les siècles, des constantes qui savent nous rejoindre dans notre actualité.

En outre, l'histoire dont il s'agit ici ne concerne pas la seule humanité : elle nous montre des créatures soucieuses de vivre selon la volonté de Dieu, qu'elles cherchent à discerner clairement pour obéir avec détermination et courage. Cette recherche ne nous est pas étrangère.

Donc en lisant l'histoire des III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles, il est possible et même souhaitable de laisser les questions qui se sont posées et les différentes réponses qui y ont été données nous rejoindre dans notre présent. C'est à une démarche de ce type que nous invite le conte qu'on va lire.

Comme il tente de parler un langage plus narratif que didactique, il n'est sans doute pas inutile de proposer ici une rapide énumération indicative des thèmes abordés.

En premier lieu, quand il y a persécution quelle attitude prendre : céder, du moins apparemment, aux menaces ? Tenter de biaiser en

achetant, d'une manière ou d'une autre, les exécutants? Prendre la fuite? Ou bien au contraire rester ferme dans sa foi et la confesser publiquement en cas de procès, même au risque de sa vie? Ou bien enfin courir au martyre?

Le danger passé, le repentir, évidemment nécessaire, suffit-il à celui qui a renié sa foi pour avoir la vie sauve, pour lui assurer automatiquement sa place dans la communauté des croyants? Ou bien faut-il exiger des repentants une pénitence que l'Eglise proportionnera à la gravité de la faute? Et pour les clercs qui ont failli: le ministère leur sera-t-il interdit? Totalement? Définitivement?

Quant à ceux qui ont, au nom du Christ, vocation d'exhorter par leurs prêches à la fidélité et qui ont renié leur foi, doit-on tenir leur message évangélique pour invalidé par leur faute et les sacrements qu'ils administrent pour nuls? Ou bien doit-on considérer que la puissance de l'Evangile est plus forte que la faiblesse de ceux qui l'annoncent?

Qu'est-ce que le pardon en pareille occurrence? A qui revient-il d'en décider? La communion (sociale et sacramentelle) avec un renégat est-elle permise, ou interdite parce que dangereusement contagieuse?

Ceux qui ont traversé l'épreuve victorieusement jouissent-ils de ce fait d'un statut spécial dans l'Eglise? Sont-ils habilités à y exercer une autorité particulière?

Comment surmonter le scandale de voir une Eglise qui est promise à la gloire d'une fidélité parfaite à son Seigneur tomber dans de grossières infidélités? Comment accorder à cette Eglise quelque confiance et quelque créance?

Enfin, s'il est vrai que tout reniement est en dernière analyse une idolâtrie, ne faut-il pas s'interroger sur les formes que peut prendre cette dévotion idolâtrique dans notre monde, y compris quand c'est la tentation qui prend la place de la persécution?

# Bishop

(conte contemporain)

Dans l'accablement de l'après-midi écrasée de soleil, on n'entend que le souffle des pales du ventilateur brassant l'air brûlant. De la pièce voisine vient en timide accompagnement le bourdonnement ténu d'une imprimante. L'évêque est là, à son bureau, il peine à préparer un rapport pour le prochain synode de l'Eglise méthodiste établie en cette terre africaine.

Soudain sur le plancher de la galerie couverte qui borde et ombrage la façade de la maison basse de l'évêché, on entend les pas précipités d'un visiteur qui frappe à la porte marquée '*Bishop*', et entre vivement dès qu'il y est invité. C'est le pasteur d'une paroisse du diocèse.

« Bishop, excusez-moi si je viens à vous sans être convoqué! Mais cela va très mal chez nous! Je vous ai déjà parlé des... ennuis que nous font ces fous de l'islam qui nous tyrannisent et prétendent tout régenter. Maintenant ça devient terrible! Je suis épouvanté. Aujourd'hui ils ont forcé les grilles de l'école comme nous finissions la prière du matin. Ils poussaient des hurlements sauvages en brandissant leurs armes. Leur chef a empoigné le maître qui présidait l'office en l'accusant de blasphémer, malgré les interdictions répétées. Et comme l'instituteur répondait qu'il ne faisait que louer Dieu avec les élèves, l'homme a crié qu'il ne permettrait pas que cela se reproduise. Non, Allah ordonnait que cela ne recommence pas, il lui revenait, à lui, d'y veiller et de faire à tout prix respecter la volonté divine.

Là-dessus, d'un grand coup de machette il tranche la main du maître qui tenait la Bible. Le sang jaillit à flot, le blessé perd connaissance et tombe à terre, les enfants en proie à la panique poussent des cris perçants et se cachent sous les tables.

« Vous ne recommencerez pas, plus jamais, plus jamais ! » hurle le chef en levant bien haut son arme dégoulinante de sang. Après quoi, il s'en va, suivi par ses hommes qui défoncent au passage la porte à coups de pieds ».

« Le blessé est-il en danger ? » demande le bishop.

« Il est au dispensaire, l'infirmière s'occupe de lui, mais nous sommes tous bouleversés, nous tremblons de peur, nous tous au village. Que devons-nous faire ? »

L'évêque sonne pour appeler son adjoint qui porte le titre de 'superintendant'. Il arrive aussitôt. On le met au courant. Sa réaction est immédiate, il se dresse... et de toute sa petite hauteur, lâche comme une prophétie :

« Le Seigneur nous met à l'épreuve. Il nous appelle au combat de la foi. Frères réjouissez-vous, avec l'aide de Dieu, vous serez vainqueurs de Satan et de ses serviteurs ! »

Le pasteur le regarde, effaré, ses yeux roulent allant de l'un à l'autre de ses interlocuteurs. Finalement, il s'adresse à l'évêque qu'il implore : « Ne pourrions-nous pas nous réfugier à l'abri en ville ? »

Une sonnerie coupe la parole à l'évêque qui ouvre la bouche pour répondre : le téléphone appelle l'adjoint dans son bureau.

L'évêque relève le pasteur qui s'est agenouillé : « Mon frère, dit-il, je comprends votre émoi. Si l'épreuve dépasse vos forces, venez ici, nous vous abriterons dans le gymnase de l'école. Venez en paix, je ne vous condamne pas ! »

Dans la pièce voisine, le superintendant a reposé le combiné. Il reste assis devant son bureau, le front entre ses mains. Son cœur bat à se rompre : qui est-il pour juger ainsi, pour décider à la place des autres et pour les condamner s'ils ne l'écoutent pas ? Pourtant, il le sent, c'est comme s'il entendait une voix : c'est un appel de Dieu. Et la prière lui



vient aux lèvres : « Que le Seigneur nous donne la force de refuser la tiédeur qui s'accommode de tout ! ». Il rejoint l'évêque et ils discutent ardemment.

Le crépuscule tombe sur eux sans leur apporter la paix et la nuit qui commence n'est pas une nuit de repos. L'évêque ne dort pas. Ses pensées s'affrontent : il est le père des chrétiens qui lui sont confiés. Il les aime et a pitié d'eux. Mais le Seigneur n'exige-t-il pas la fidélité ? A la fin, l'endormissement vient.

Tout à coup, un choc violent ébranle la porte de la chambre. Il se dresse sur son lit et écoute : rien. La nuit est parfaitement silencieuse. Alors il se lève et, à pas de loup, va jusqu'à la porte qu'il entrouvre. La nuit est tranquille. Il sort sur la galerie : personne, ni bête ni homme. Il s'apprête à regagner sa chambre, mais aperçoit alors une feuille de papier qu'un poignard a clouée sur la porte. Quelques mots y sont griffonnés qui le menacent personnellement de mort et sous le message, un dessin grossier représente un homme à genoux, tandis qu'une silhouette gigantesque brandit une hache au-dessus de sa tête. On ne peut pas se tromper sur le sens du message. Une horrible sueur froide lui glace le visage et les membres. Les jambes ne le portent plus que juste assez pour regagner son lit et s'y affaler. Il n'en bouge plus, jusqu'à ce que les battements désordonnés de son cœur s'apaisent. Il s'oblige au calme et tente d'apprécier froidement la situation.

L'aube le trouve maître de ses émotions, mais une profonde inquiétude l'habite qui l'empêche de se déterminer à choisir la conduite à tenir. Il s'astreint à une toilette plus minutieuse que de coutume et dès le breakfast avalé, il fait convoquer les trois membres de son conseil privé et leur expose la situation, celle qui concerne l'Eglise et sa propre personne : que convient-il de faire ?

La réponse est unanime : lui, l'évêque, doit partir au plus vite et se mettre à l'abri. Sa présence fait peser une grave menace sur tout le peuple chrétien. Les islamistes excités ne verraient dans sa présence qu'un véritable défi. La maison de rencontre de l'Eglise dans la montagne est un sûr refuge. De là, par internet, on décidera de la suite. Les conseillers resteront sur place, en tâchant de se faire oublier. Le départ doit avoir lieu le jour même, dès que le soir tombera. D'ici-là on organisera l'absence de l'évêque. Ainsi est-il fait.

A la tombée de la nuit, le chauffeur vient charger la voiture des dossiers et des bagages personnels de l'évêque. L'évêque prend place à côté des valises et la voiture démarre aussitôt, tous feux éteints. La sortie de la ville se fait sans problème, la voiture roule discrètement sur la route déserte pendant deux bonnes heures, mais à l'orée de la forêt, un barrage l'arrête. Ce sont des miliciens islamistes qui heureusement n'identifient pas l'évêque. Ils n'en sont pas moins redoutables. Le chef de poste demande d'un ton lourd de menace : « Est-ce que tu crois en Allah ? » « Oui, répond l'évêque, je crois au seul Dieu » « Alors tu vas réciter comme moi le Coran ». « Mais je n'en connais pas la langue... » « Répète après moi, c'est la sourate Al Kafirune : Les infidèles ! » Et il commence à réciter mot par mot. L'évêque se tourne vers le chauffeur qui, étant musulman, entend assez bien l'arabe et il lui demande ce que cela signifie. « Voilà, murmure le chauffeur, dis : Ô vous les infidèles, je n'adore pas ce que vous adorez... » « C'est bien chuchote l'évêque, cela je peux le dire » et il répète tant bien que mal. Le milicien se lasse vite et les laisse passer. Quelques instants plus tard, le chauffeur s'arrête au bord de la route et, tout tremblant, il remercie l'évêque d'avoir satisfait les miliciens : « Ils nous auraient aussi bien tués sans la moindre hésitation ! »

La suite du voyage se déroule sans histoire. L'évêque s'installe dans sa nouvelle résidence et prend contact avec ses conseillers restés en ville. On le rassure : personne ne s'est présenté à l'évêché pour le rechercher. Les islamistes ne se sont pour l'instant pas manifestés. Les seules nouvelles concernent la vie de l'Église : le superintendant s'est installé dans le bureau de l'évêque et il a adressé aux paroisses du diocèse une solennelle instruction appelant tous les chrétiens et d'abord tout le clergé à refuser de se plier à toute injonction des milices islamistes, incompatibles avec la foi chrétienne qu'il faut toujours confesser publiquement.

Tout ce que les conseillers ont pu obtenir de cet exalté est qu'il accepte de rester quelques jours à l'évêché sans même sortir pour prendre l'air.

Dès maintenant les réactions à cette nouvelle autorité sont diverses et même opposées : quelques-uns, enflammés d'un brûlant enthousiasme, n'attendent que l'occasion de marcher au martyre. Pour un peu

ils provoqueraient les milices et déclarent être scandalisés par la coupable timidité de la majorité du peuple chrétien qui garde un silence prudent et s'inquiète de voir l'évêque si soudainement remplacé par un homme dont on admire le courage et la foi, mais que l'on trouve dangereusement imprudent, sans compter que l'on n'aime guère sa hâte à s'asseoir dans le fauteuil de l'évêque...

Quelques jours après, les choses ont rapidement évolué : les milices ont mis le feu à l'évêché, obligeant le superintendant à se réfugier dans une maison amie. Plusieurs pasteurs ont été rudement interrogés et mis en demeure de renier leur foi. Pour l'instant, on n'a pas de nouvelles d'eux : ils sont enfermés dans les locaux de la police qui s'est mise prudemment aux ordres des exaltés. L'évêque, de sa lointaine retraite, esquisse les lignes principales de la conduite des paroisses : il faut constituer rapidement des églises de maison dont l'existence est invisible pour les non-initiés. Parallèlement, les églises seront provisoirement fermées. Il faudra créer un centre d'assistance au titre purement laïc, ceci afin de venir, sans éveiller les soupçons, en aide à tous ceux que la tyrannie des islamistes va réduire à la misère, à l'exil ou à l'emprisonnement.

Le premier des destinataires de ces instructions épiscopales a naturellement été le superintendant. Mais celui-ci réagit aussitôt : il s'oppose formellement à toutes les mesures qui peuvent ressembler à une fuite devant les ennemis de Dieu. Les termes sont évidemment choisis pour que l'on comprenne, sans qu'il soit nécessaire de le préciser, que la fuite de l'évêque est fermement condamnée.

La paix ne règne plus dans les communautés où s'opposent ceux qui s'attribuent le glorieux titre de 'purs' et de 'confesseurs' et la foule des autres qui songent avant tout à ne pas tomber sous les coups des exaltés. Car ceux-ci, profitant d'une totale impunité, ne craignent pas de changer les lois : dans certains villages, on voit fleurir des affiches interdisant toute manifestation publique de christianisme sous peine d'amendes, de châtiments physiques et même de mort. Et de fait, on déplore les premières victimes.

Les Purs exhortent ardemment à braver l'interdit et, en cas d'arrestation, à confesser publiquement le Seigneur qui a remporté la victoire sur Satan et sur la mort. Tous ceux qui connaissent une possible retraite

vont s'y cacher. Les maisons de lointains parents sont recherchées pour s'y abriter, loin des exactions toujours plus violentes.

Le superintendant a pris la tête du groupe des Purs qui s'organise comme la seule Eglise digne de ce nom. Son zèle inspire des prédications qui transportent les foules de ses partisans. Bientôt, ils décident dans leur conviction passionnée de tenir une grande assemblée dans la principale église de la ville. La manifestation est publiquement annoncée et, comme il fallait s'y attendre, cela tourne mal : les islamistes en armes cernent le bâtiment qui retentit de cantiques fervents. Pour finir, ils mettent le feu à l'église d'où les fidèles ne s'échappent qu'à grand peine, en laissant derrière eux bien des traces sanglantes. Les rescapés arborent leurs blessures comme des titres de gloire et se scandalisent de n'être pas suivis par tous ceux qui tremblent en silence ou même vont jusqu'à renier leur foi. L'événement fait grand bruit. Il finit par ébranler l'apathie du gouvernement central qui se décide à envoyer la troupe pour rétablir l'ordre. Les milices islamistes sont chassées peu à peu et la paix revient, au grand soulagement de tous et d'abord des chrétiens. On libère les prisonniers, on rouvre les églises, on soigne les blessés et, dès que la rumeur publique le fait savoir, les exilés reviennent. L'évêque est naturellement le premier d'entre eux.

Mais pour lui, tout n'est pas si simple : l'évêché est en ruine. Le superintendant siège dans un sous-sol d'où il prétend diriger la seule Eglise qui soit restée fidèle. Il célèbre les offices dans l'église principale dont l'accès est interdit à tous ceux qui n'ont pas fait partie du groupe des Purs. Ceux qui exhibent les cicatrices de leur courageuse fidélité forment un collège dont l'autorité se veut incontestable. L'évêque n'est pas admis dans ce cercle restreint. La chaire lui est interdite. Pourtant des foules le réclament et l'accueillent avec joie et respect. On lui trouve une église et un nouvel évêché. Tout est bien ? Non pas : il y a maintenant deux Eglises. Un seul Christ et deux Eglises ! C'est proprement impensable. Et le pire, c'est que ces deux corps du Christ ne se reconnaissent pas entre eux. Au contraire ! L'un condamne l'autre et le conteste fondamentalement : lui seul vit concrètement la fidélité au Christ. L'autre ne fait que répéter : « Seigneur, Seigneur », mais n'en tire dans sa vie aucune conséquence. Comme jadis l'apôtre Pierre, il renie son Seigneur pour obéir aux maîtres que Satan inspire. Le premier est composé de chrétiens qui n'ont

pas craint de tout risquer pour suivre le Christ. Le second a beau grossir chaque jour du nombre de ceux qui ont fui ou bien reviennent repentants d'avoir trahi, il n'en est pas moins contesté. Ces revenants prétendent que tout est de nouveau comme par le passé. Ils veulent tout oublier et ils reprennent leur place et même leurs ministères, car parmi eux il y a de nombreux pasteurs et conseillers. Pour ne pas parler de l'évêque.

Lorsque celui-ci revient, les Confesseurs mènent une enquête acharnée. On interroge le chauffeur. Il raconte ce qui s'est passé sur la route de l'exil et que l'évêque a récité le Coran. Il ne cache pas que c'est lui qui l'y a poussé, qu'il a garanti que les phrases répétées n'impliquaient aucun reniement. On ne retient que le fait : l'évêque a récité le Coran. C'est impardonnable ! Il n'a plus d'évêque que le nom. Son ministère est rendu impensable.

Les anciens conseillers ont beau répéter que c'est à leur instigation que l'évêque a fui. Qu'ils l'ont convaincu que, pour le bien du peuple chrétien, il était souhaitable qu'il disparaisse. Rien n'y fait : c'est un parjure. Un impie dont la présence seule souille la maison de Dieu.

Face à ces accusations qui prononcent la condamnation avant même que l'accusé n'ait été entendu, tout un peuple s'élève et à son tour se scandalise de ne trouver dans le parti adverse que dureté, ambition et même, trop souvent, vil intéressement – car, s'attribuant une autorité souveraine, ce parti vend parfois des certificats de fidélité qui assurent une réintégration immédiate dans la communauté chrétienne. Le supérieur est lui-même dépassé par ses troupes dont le comportement le gêne profondément. C'est lui qui finalement propose de sortir du dilemme d'une manière par tous acceptable : il faut réunir en synode les représentants de tous les diocèses du pays. Tous n'ont pas été également affectés par les menaces de l'islamisme : on peut donc espérer une décision impartiale, seulement inspirée par la foi commune. Le synode s'ouvrira avec la prédication d'un évêque dont la sainteté est par tous reconnue.

La suggestion est acceptée. Partout on élit des délégués qui, le jour venu, se mettent en chemin. L'évêque dont chacun attend l'arbitrage est déjà arrivé et le voici à sa table de travail. Il a prié, il va se mettre à rédiger son sermon d'ouverture. Il commence par consulter la liste des lectures

bibliques proposées pour chaque jour. A la date de la cérémonie d'ouverture du synode, il trouve le texte du jour, Jn 8.12-20 et la parole de Jésus : « Je suis la lumière du monde ». Il prie : « Seigneur vient m'éclairer afin que je puisse refléter ta lumière pour ces chrétiens divisés ». Et puis, comme il a la saine habitude de le faire, il se soucie du contexte : que lit-on avant cette déclaration de Jésus, qui pourrait contribuer à en préciser le sens ?

Dans l'évangile de Jean, ce qui précède immédiatement, c'est le récit de la femme adultère (Jn 8.1-11) qu'on demande à Jésus de condamner et qu'il finit par renvoyer sans la condamner, car aucun des accusateurs n'a osé se prétendre assez fidèle pour lancer la première pierre de la lapidation légale. Il relit lentement le texte et le souvenir de ses années d'études lui revient en mémoire : le récit manque dans les meilleurs manuscrits de l'évangile de Jean. Pourtant à date ancienne, il y est fait souvent allusion et plusieurs des manuscrits qui omettent ce passage ménagent un espace vide avant de poursuivre, comme s'ils avaient conscience de sauter quelque chose. Pourquoi ce récit a-t-il amené les uns à le citer et d'autres à le refuser ? Tout pensif, l'évêque laisse travailler sa mémoire : dans le plus ancien manuel de discipline ecclésiastique conservé, l'allusion à l'histoire de la femme adultère sert à exhorter les évêques à se montrer compatissants envers les pécheurs. On peut en conclure aisément que c'est un souci de faire régner dans l'Eglise une stricte discipline morale qui a fait regarder l'histoire de la femme adultère comme donnant un exemple trop empreint d'un laxisme que le Christ n'a pas pu recommander !

Maintenant comment ne pas noter que le texte a finalement été regardé comme faisant partie de l'évangile, la preuve en étant qu'on le trouve dans toutes les Bibles aujourd'hui. Et si c'était la miséricorde du Christ qui était la lumière du monde ?

L'évêque relit le texte une nouvelle fois et il médite. La femme n'a pas nié sa faute : elle s'étonne presque de n'être pas châtiée. Les paroles que Jésus prononce en la renvoyant en prennent un relief saisissant : « Moi non plus je ne te condamne pas. Va et désormais NE PECHE PLUS ». Le chemin du pardon n'est pas celui de la dénégation ou de l'oubli. C'est à cette condition qu'il faut entendre l'appel à un nouveau départ.

Dès lors, le plan du sermon se dessine dans l'esprit de l'évêque : il faut se reconnaître faillible et cela est vrai autant pour les accusés que pour les accusateurs ; alors, lorsqu'on est chrétien, à la différence de la femme adultère, on découvre la repentance et même la pénitence qui est la porte menant vers un renouveau de vie.

« Seigneur, prie l'évêque, permets que tous ceux à qui je parlerai demain en ton nom, entendent clairement ta bonne nouvelle ».